Famille et modernité occidentale

De Singly (2000) : Libres ensemble

Fiche de lecture réalisée par les agrégatifs des ENS Ulm et Cachan

DE SINGLY François, *Libres ensemble : l'individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan, 2000, 253 p.

Cette fiche de lecture ne reprend pas le plan de l'ouvrage, car il s'organise autour de plusieurs enquêtes de terrain, réalisées par de Singly, lui-même ou en collaboration avec d'autres sociologues. Compte tenu du fait que le livre comporte de multiples exemples concrets et de nombreuses citations d'entretiens, il me semble plus fondamental de centrer le propos sur les **grandes idées** qui se dégagent de l'ensemble, en prenant des **illustrations** quand cela paraît nécessaire et exploitable dans une dissertation.

Je propose donc de reprendre en introduction les grandes lignes de la problématique de de Singly dans cet ouvrage. Puis, je redécouperai l'ouvrage, de façon à reprendre, à la fois, les différents thèmes sur la famille qui sont abordés et les études de cas qui sont détaillées. D'où une organisation autour de **deux niveaux classiques d'analyse des « relations » familiales** (le terme est bien sûr important) :

- les **relations conjugales** qui sont abordées selon deux angles principaux :
  - la vie de couple
  - les différentes conception du couple chez l'homme et le femme
- les **relations parents/enfants** et les **relations frères/sœurs** qui sont analysées en deux temps :
  - les repas de famille
  - le rôle joué par la chambre au domicile parental, dans le cas de fratrie nombreuse, d'enfants de parents divorcés et de jeunes adultes vivant encore chez leurs parents

J'accorderai plus de place aux relations entre conjoints et entre membres au sein de la famille nucléaire, dans la mesure où l'ouvrage traite plus largement de ces questions et qu'elles semblent centrales dans le cours. Cependant, deux chapitres sont respectivement consacrés à la vie extra-conjugale et aux relations hors de la famille (cas des personnes âgées en maison de retraites). Ils contiennent sporadiquement des points intéressants, mais d'autres ouvrages doivent traiter de façon plus complète de ces questions. J'essaierai, en conclusion, de donner aussi quelques pistes de réflexion pour traiter de ces cas.

Introduction

Libres ensemble est un ouvrage construit sur la déclinaison d'une opposition classique en sociologie : le « je » et le « nous » (que l'on doit notamment à Elias dans *Le procès de civilisation*). Le mot-clé pourrait être la **dualité** entre :

- la vie ensemble et le vie seule
- la vie conjugale et la vie personnelle
- le collectif et l'individuel

Hypothèse de base (que l'on retrouve dans d'autres ouvrages de l'auteur): les individus sont à la recherche du **bonheur** qui passe par l'épanouissement personnel. Cela correspond à l'individualisation croissante existant dans nos sociétés contemporaines.

But de l'ouvrage : montrer « *les nouveaux bons usages de la vie commune dans un contexte sociale de valorisation de l'individualisation* » (p.22). On se situe donc du côté des **normes familiales**, bien que de Singly exploite presque exclusivement des entretiens. La question des pratiques est abordée à travers les discours des enquêtés, mais le propos du sociologue se veut normatif.

Concept-clé qui sous-tend l'ensemble des traits caractéristiques des relations familiales modernes, la « ***socialisation par frottement*** ». Elle consiste en « *une transformation des petits et des grands, des jeunes et des adultes opérée progressivement par des chevauchements de territoires communs* [on pense, ici, à la notion de « territoires personnels » de Goffman], *et surtout par des processus de frottement qui polissent en quelque sorte les individualités pour les transformer en membres d'un groupe* » (p.31).

Les relations conjugales

Je reprends ici trois idées maîtresses des divers passages sur les relations au sein du couple :

- la question de la vie commune
- la question de l'être ou du faire ensemble
- la différenciation entre les sexes

1 / Vivre ensemble ou non ?

Ce point est particulièrement intéressant, car on constate que si, statistiquement, depuis la fin des années 1970, le nombre de mariages diminue et le nombre de divorces augmente, le mode de la vie de couple (« vie ensemble ») reste privilégié. C'est pourquoi, de Singly parle d'oscillations entre « *des phases de vie ensemble et de vie seule* » (p.9), c'est-à-dire l'alternance entre vie conjugale/mariage et séparation/divorce.

A/ Quelles alternatives à la vie en couple ?

On observe depuis quelques années une montée en puissance de « nouvelles façons d'habiter » qui ne concernent pas forcément le couple. Par exemple, la « **vie en solo** » pour les célibataires (façon *Bridget Jones*) ou la **colocation** entre amis (façon *L'Auberge espagnole*) représentent une mode actuelle. Dans ce cas, les individus vivent ensemble – partagent des lieux en commun –, sans vivre en couple – chacun possède une chambre à soi.

En outre, certains couples décident d'être non-cohabitants. On parle des « **Living Apart Together** » : ce sont des couples qui possèdent deux logements. Quel est le but poursuivi par ces couples ? Il s'agit de trouver une alternative à la vie à deux sous le même toit, afin de pouvoir être en couple, mais sans subir trop de contraintes. Pour de Singly, le principal inconvénient de la vie de couple réside dans le sentiment d'enfermement, qui peut provenir du fait qu'un individu est trop intégré dans le collectif.

B/ Pourquoi la vie conjugale reste-t-elle alors la règle ?

Comme le rappelle de Singly, « la grande majorité des femmes et des hommes placent le fait d'habiter sous le même toit en tête des conditions de la vie conjugale » (p. 15). Si le concubinage a été accepté comme alternative légitime au mariage, il y aurait encore une norme selon laquelle la mise en couple implique la vie commune ; certes, les couples « à distance » intriguent, mais restent rares. L'auteur voit dans cette **persistance de la cohabitation des couples**, qui contraste avec les multiples transformations sociales, la marque de la famille moderne. Comment l'expliquer ?

- la première réponse, donnée par de Singly, renvoie aux **insuffisances de la vie chacun de son côté**. C'est une réponse par la négative ; la vie commune serait privilégiée, parce que la vie séparée aurait deux principaux inconvénients :
  - une **plus grande « explicitation » du couple** : tout est plus calculé et perd en spontanéité. On peut penser aux rencontres imprévues dans la salle de bains, par exemple ; Nathalie (22ans) qui vit avec Cyril (23ans)en a conscience : « *Deux salles de bain enlèveraient la convivialité, le matin on a envie de se dire un tas de trucs, s'il fallait courir pour se le dire* » (p.177).
  - Le **risque d'éloignement**, provoqué par la distance, qui est alors le symétrique de celui de l'enfermement dans le couple.

  Laurent (28ans) qui vit loin de sa compagne (ce qu'ils n'ont, au départ, pas choisi) résume bien ces deux dimensions : « *Au quotidien, c'est assez dur. Il faut assumer le manque, l'absence de l'autre […] Il faut être organisé, toujours planifier. Mes week-ends sont entièrement consacrés à nous deux, ce qui m'empêche de parfois être disponible pour les autres, de voir d'autres amis* » (p.11).
- la seconde réponse fait référence aux **avantages du domicile commun** ; selon de Singly, « *Cohabiter condense une partie importante des enjeux de la vie privée* » (p.36), vision que rejette J-C KAUFMANN (le couple ne commencerait pas par le mariage, ni la vie commune, mais la gestion du linge). Mais de Singly s'intéresse à la cause de la vie en couple et non à ce qu'il considère comme des effets et résume l'intérêt qu'il y a à cohabiter en un mot : la « *reconnaissance* », même si cela n'est pas exempt de tensions.

Nous allons développer ce point important en deux temps :

- Premier temps : **sociologie du couple**. Le fait de vivre ensemble apparaît comme étant un support de la **construction identitaire**.

  * On devient soi-même en couple : la vie commune permet, à la fois, une acceptation de soi par autrui et de l'autre par soi. D'où la coexistence entre quatre personnes : le moi seul et le « *moi conjugal* » (identité remaniée dans le couple) des deux conjoints.

  *… et il faut tout faire pour le rester : cette reconnaissance identitaire au sein du couple doit être réitérée au quotidien (ce sera le rôle, par exemple, du travail de confirmation). Cela peut être source de l'instabilité que l'on constate dans le couple.

- Deuxième temps : **sociologie générale**. De Singly milite pour une réhabilitation de la socialisation secondaire, à travers la notion de « *va-et-vient identitaire* » (p. 43). Le couple constituerait donc, si tant est qu'on le voie comme une contrainte par rapport à la vie seule, une contrainte salutaire ; il permettrait d'aller à l'encontre du « *postulat d'un prime habitus dominant* ». A partir de l'analyse philosophique et interactionniste de P. Berger et H. Kellner (1988), de Singly montre que le couple se construit autour des conversations entre conjoints et est générateur d'une « *vision du monde commune* » (p. 40).

2 / « Etre » ensemble ou « faire » ensemble ?

On peut illustrer cette question par une scène classique qui n'est pas nouvelle et qui se vérifie encore aujourd'hui : les deux conjoints sont dans la même pièce, mais sont occupés à des activités différentes. Autour de cette vision du couple, dans laquelle les conjoints vivent davantage l'un à côté de l'autre que l'un avec l'autre, de Singly veut rendre compte de la façon dont les individus en couple se montrent réciproquement leur affection.

Il développe deux idées :

- Les activités communes entre conjoints ne sont pas forcément plus nombreuses lorsqu'ils vivent ensemble qu'auparavant. : « ***les partenaires sont plus ensemble mais ils font moins ensemble*** ». C'est, en effet, ce que Sandrine et Emmanuel, jeune couple installé ensemble depuis peu, ont expérimenté : « *Au début, on avait l'impression de moins se voir qu'avant qu'on habite ensemble. Parce qu'avant, on se donnait rendez-vous, on se voyait tous les deux, on se faisait un ciné, on se baladait, alors que là on sait que de toute manière on habite ensemble* » (p. 155).

- Comment montrer, dans ces conditions, que l'autre existe à nos yeux, sans pour autant sacrifier ses activités personnelles ? C'est, selon de Singly, le rôle du « ***travail de confirmation*** » qui est quasi invisible au quotidien, à tel point que les individus n'en ont même pas conscience ; pourtant ces rituels de confirmation (échange de marques d'attention, telles qu'un baiser, un sourire, un petit mot…) sont nombreux et essentiels : « *Dans le cadre de la cohabitation, l'intention de ces confirmations n'est pas toujours élevée, mais elle est compensée par leur fréquence* » (p. 387). Il s'agit, en fait, de trouver un équilibre au sein du couple entre le faire ensemble et l'être ensemble, sachant que « *deux pratiques séparées peuvent être communes lorsqu'elles s'inscrivent dans un espace commun (ou perçu comme tel)* » (p. 163).

De Singly distingue, en fait, deux types de confirmation qu'il illustre par deux pratiques quotidiennes :

- la « *confirmation de relation* », où il s'agit de faire émerger un compromis entre les conjoints. Dans le cas du fond musical, les deux individus émettent leurs préférences et se mettent d'accord sur un type musical qui puisse convenir aux deux (chacun écoutant *son* style préféré en l'absence de l'autre)

- la « *confirmation de la personne* », où il s'agit de négocier une alternance entre les goûts des conjoints. C'est le cas de la programmation télévisuelle : tantôt le programme choisi par l'un est regardé, tantôt celui élu par l'autre.

3 / « Hommes, femmes, mode d'emploi » ?

De Singly, tout au long de l'ouvrage, distingue nettement les sexes et on le sent adapte de J. Gray « *Les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus* ». Plus sérieusement, il souligne le fait que **les hommes et les femmes n'ont pas la même vision du couple**, ce qui se matérialise dans ses divisions de chapitre ; par exemple, dans le second chapitre, on peut lire successivement :

- « *Apprendre à vivre avec – version masculine* », partie que l'on peut résumer par : pour les hommes, leur présence, c'est-à-dire le fait de vivre aux côtés de leur compagne, est suffisante et prouve leur engagement.

- « *Apprendre à vivre avec – version féminine* » : les femmes, quant à elles, attendent une reconnaissance mutuelle au sein du couple.

D'une façon générale, il ressort de l'ouvrage une nette opposition entre :

- les **hommes** qui sont dans le « faire » et on pourrait dire, le « faire peu ». J-C Kaufmann dirait sans doute qu'ils sont dans le **« *faire faire* »**.

- les **femmes** qui sont dans **le « faire » » et le « dire »** : elles font beaucoup (on peut penser à l'ensemble des tâches ménagères et des activités liées au « caring ») et disent peu, alors qu'elles aimeraient communiquer davantage avec leur partenaire.

On retrouve, ici, l'importance de la socialisation secondaire, en particulier d'une socialisation de l'attention à autrui, qui est différenciée selon le sexe : « *Les femmes ont à transférer une compétence acquise sur une relation particulière, les hommes ont à acquérir cette compétence pour l'appliquer à leur couple. Plus chez les hommes que chez les femmes, la socialisation secondaire conjugale doit donc défaire en partie leur socialisation antérieure* » (p.64).

La différence entre l'homme et la femme est donc plus subtile qu'une simple inscription dans les gènes : elle relève, à la fois, d'une socialisation primaire et d'un processus d'individualisation différenciée (point repris dans son ouvrage de 2004).

Les relations parents/enfants et frères/sœurs

On observe des processus similaires à ceux déjà mis en évidence pour les couples au sein de la famille nucléaire, notamment concernant la question de la construction identitaire. A propos de la socialisation de l'enfant en famille, de Singly expose ainsi le mécanisme : « *Il découvre chez les autres et en lui ce mouvement de pendule – le 'tic' de l'individu 'seul' et le 'tac' de l'individu 'avec'* » (p. 20).

Nous allons prendre deux illustrations :

- **le repas de famille**, analysé dans l'ouvrage sous un angle inhabituel : le repas pris au fast-food qui est l'occasion d'un renversement des rôles sociaux et des règles de tenue.
- **la chambre** comme lieu singulier du domicile familial : l'étude de l'importance de la chambre permettra d'étudier conjointement les enjeux de la chambre au sein d'une fratrie, pour des enfants de parents divorcés à double résidence et pour de jeunes adultes encore au domicile parental.

1/ Le repas de famille

Le moment du repas est souvent vu comme le symbole de la vie familiale : tous les membres se retrouvent pour partager un déjeuner ou un dîner, mais aussi pour échanger des nouvelles. Or, dans *Libres ensemble*, l'analyse ne porte pas sur un repas de famille traditionnel, à la maison ou au restaurant, mais sur une sortie devenue courante : le fast-food.

Lorsque les parents acceptent d'emmener leurs enfants au fast-food, une chose est sûre : cela fait plaisir aux enfants, puisque cette sortie est souvent faite à leur demande ; mais l'attitude des parents est plus ambiguë. En effet, le **repas de famille,** pris au Mc Donald's (exemple cité), est alors principalement **centré sur l'enfant :** « *Chaque enfant prend alors son repas entouré de pairs plus que d'adultes, tolérés plus que admis au sein de cette petite communauté* » (p. 185). Deux éléments explicatifs sont à souligner :

- Concernant les **manières d'être ensemble**, elles sont modifiées par rapport à un repas traditionnel, puisque les **règles édictées sont** avant tout **celles des enfants** :
  - le repas en lui-même ne correspond pas forcément aux règles alimentaires suivies à la maison, ni aux règles de tenue (difficile de manger les frites autrement que avec les doigts).
  - l'environnement du restaurant est adapté pour que « le repas [soit] transformé en temps de loisir » (p. 184). Les enfants ne restent donc pas à table, mais profitent des nombreux jeux mis à leur disposition.

Et les parents dans tout ça ? Les règles étant temporairement transgressées, soit ils partagent le plaisir des enfants en exploitant leur côté enfantin (« les parents complices »), soit ils conservent leur rôle d'autorité et limitent les débordements.

- Le fait qu'une sorte de nouveau rituel se crée autour du fast-food pourrait donner naissance à une relation facilitée entre parents et enfants, compte-tenu du relâchement des contraintes (total ou partiel). Et pourtant, de Singly note que « *tout se passe comme si dans un fast-food, on jouait alors à la famille moderne, sans pouvoir mettre en œuvre la dimension relationnelle* » (p. 183).

En effet, le « faire ensemble » du repas partagé n'est alors **pas compatible avec le « dire ensemble »**, du fait de la rapidité imposée du repas et de l'atmosphère bruyante qui règne dans de tels restaurants. L'affaiblissement de certaines contraintes n'empêche pas le fait que d'autres apparaissent.

C'est pourquoi, on peut penser que la solution intermédiaire, consistant à ramener à la maison de la nourriture de fast-food, permet à la fois d'assouplir certaines règles de conduite et de bénéficier d'un cadre plus familial et adapté aux échanges. Le repas peut alors être l'occasion d'une **pratique commune**, appréciée par les enfants, tout en restant **individualisée** (chacun son menu).

2/ Le rôle joué par la chambre

Au sein du domicile parental, les chambres constituent des pièces à part, puisqu'elles ne sont pas communes, contrairement au salon ou à la cuisine. Il s'agit de se centrer sur les chambres des enfants, sur leur rôle dans la construction du soi de chacun des enfants et sur le comportement des parents vis-à-vis de cet espace censé être personnel. Pour cela, il est intéressant de partir d'une distinction entre autonomie et indépendance pour rendre

comte des enjeux existant autour de la « chambre ». En effet, de Singly écrit : « *Indépendance et autonomie s'incorporent à l'espace de la chambre de manière variable. L'indépendance fait partie du programme commun. En revanche, l'extension des domaines de l'autonomie est plus ou moins grande* » (p. 265).

A/ Enfants autonomes…?

L'autonomie fait référence à un droit à définir ses propres règles.

Or la **chambre** est vue comme un **espace personnel,** permettant à l'enfant de se construire une identité propre, d'acquérir une certaine autonomie. Le fait que chaque enfant dispose de sa chambre est donc devenu légitime dans nos sociétés modernes.

Cela n'empêche pas la chambre de rester un « ***monde sous contrôle*** » parental (p. 265). Les modalités d'application de la norme d'autonomie dans l'enceinte de la chambre diffèrent selon les familles : les parents peuvent garder un droit de regard plus ou moins explicite sur la décoration de la chambre des enfants, son rangement, les activités qui s'y déroulent. Ce contrôle est souvent vécu, par les enfants, comme une intrusion dans leur espace réservé, cela d'autant plus qu'ils avancent en âge et veulent prendre leurs distances.

Il existe également des familles dans lesquelles les enfants partagent une chambre (souvent en raison d'un logement trop étroit). Dans ce cas, la **chambre commune** peut être investie par les enfants, comme par les parents, d'une manière positive ou négative :

- d'une manière positive : la cohabitation entre frères et sœurs permet de tisser des **liens de fraternité forts**. L'accent est alors mis sur la place que chacun peut se construire dans la communauté familiale.
- d'une manière négative : la cohabitation entre frères et sœurs est vécue comme provisoire et l'accès à l'émancipation (chambre individuelle pour l'aîné, puis son départ) est prévue. Entre-temps, une sorte de « ***ligne imaginaire*** » (p. 128) est bâtie de façon à définir deux territoires distincts dans la même pièce.

Si dans certaines familles chaque enfant dispose d'une chambre à soi et si dans d'autres, la chambre est commune à plusieurs enfants, il existe un dernier cas de figure : celui où les enfants ont **deux chambres**, une chez chacun de leurs **parents séparés ou divorcés** (on envisage, ici, le cas de la garde alternée, minoritaire, mais néanmoins intéressant). Quelles sont alors les modifications en termes d'autonomie et de construction de soi pour les enfants concernés ? Nous adopterons successivement le point de vue des parents et celui des enfants :

- Lorsque les enfants ont deux chambres dans chacune de leur résidence, ils disposent a priori d'une **plus grande autonomie que les parents doivent pouvoir réguler**. En effet, à propos des enfants à deux logements, de Singly explique : « *A chaque fois, un de leurs parents ignore ce qu'ils font dans l'autre espace. Le degré objectif de « contrôle » diminue, ou tout au moins, se fractionne* » (p. 355). C'est alors aux parents de continuer à jouer leur rôle et de permettre à l'enfant de sentir qu'au-delà de l'unité du couple perdure une unité parentale. L'une des solutions adoptées est alors de mettre en place un rite au cours duquel « *les enfants racontent ce qu'ils ont fait chez l'un des parents, ce qu'ils comptent faire chez l'autre* » (p. 357). Mais cela suppose une relative bonne entente entre les parents et la bonne volonté des enfants.
- **Pour les enfants**, la tâche n'est pas non plus aisée et le risque est celui d'un « *éclatement identitaire* ». Au-delà des ententes entre parents, les enfants mettent eux-mêmes en œuvre des **stratégies pour assurer la continuité de leur moi** au gré des déplacements d'un endroit à un autre. D'un point de vue psychologique, « *ce qui les inquiète, ce n'est pas l'existence de plusieurs espaces – aucun enfant ne vit enfermé dans un espace privé, un jeune part par exemple en vacances chez ses grands-parents ou chez des amis – c'est l'absence d'un point de référence, d'un centre autour duquel gravitent les autres espaces* » (p. 356). Deux types d'attitudes sont alors adoptés et symbolisés par la taille des sacs de voyage lors des déplacements chez l'un ou l'autre des parents :
  - Les enfants cherchent à **se sentir chez eux en toutes circonstances**. Cela implique la constitution d'un **gros sac**, rempli d'affaires symbolisant un univers stable, malgré les déplacement répétés. De Singly fournit l'explication suivante : « *Ils ne peuvent pas reconstituer le groupe de leurs parents ; ils le compensent par la permanence d'un univers familier* » (p. 362).
  - Les enfants **hiérarchisent leurs chambres** de façon à se donner un repère inchangé. Dans ce cas, le **sac** est **petit** puisqu'il « *sert à se déplacer de la 'vraie' chambre à l'autre* » (p. 371).

  La question est alors de savoir comment le choix de la chambre préférée s'effectue ; deux critères sont mis en évidence : la plus grande autonomie et le meilleur environnement relationnel. Cela conduit souvent à situer la « *résidence habituelle* » chez la mère.

  On comprend alors pourquoi les enfants de parents séparés ou divorcés restent moins longtemps au domicile de la mère ou du père que les autres enfants : ils ont connu une plus grande liberté (parfois lourde à porter) et une plus grande indépendance, « *puisqu'ils ont été habitués, en ayant plusieurs domiciles, à se construire dans la multiplicité des contrôles* » (p. 356).

B/ …et jeunes adultes indépendants?

L'indépendance renvoie à la capacité à se gérer grâce à ses propres ressources (notamment financières, mais aussi émotionnelles).

L'éducation vise justement à ce que l'enfant puisse, un jour, voler de ses propres ailes. C'est pourquoi, de Singly parle de « ***la programmation du départ*** » (p. 259). Il est plus difficile de rendre compte de cette indépendance dans le

cadre de la chambre, puisqu'une fois l'indépendance acquise, cela signifie le départ de chez ses parents (contrairement à l'autonomie même entière). On pourrait dire (ce que ne dit pas de Singly) que l'autonomie est un processus plus ou moins abouti, tandis que l'indépendance est un état.

Pour autant, le syndrome *Tanguy* est de plus en plus répandu : ce sont ces jeunes adultes vivant encore chez leurs parents. De Singly étudie le cas des jeunes qui poursuivent des études supérieures et décrit leur quotidien et leurs attentes :

- Un jeune adulte cherche à **disposer de la plus grande autonomie possible**, ce qui l'amène à « *vivre peu avec ses parents dans les pièces communes, leur faisant comprendre que cette distance est normale à son âge* » (p. 247). Il dispose alors de droits : Cela lui permet d'avoir un espace personnalisé, c'est-à-dire un « chez soi » (en termes d'organisation et de décoration de la chambre), tout en restant vivre chez ses parents.
- Il aimerait aussi **devenir plus indépendant**, comme une préparation à la vie qu'il mènera dans le futur ; cela constitue le rêve d'indépendance, le « *rêve d'un vrai monde à soi* ».

Ces deux exigences ne sont pas toujours conciliables, comme le note de Singly : « *Cette situation reflète la contradiction, au moins partielle, entre la demande d'être soi-même et le souhait de rester 'fils de' ou 'fille de'* » (p. 251). Sandrine, 24 ans, étudiante en italien, explique à l'auteur son rapport à la vie avec ses parents : « *Quand je te dis que je m'y plie, cela ne relève pas de l'obligation, mais cela fait 24 ans que je vis avec eux. Et ils font comme cela et toi tu fais pareil. Dans ma tête, c'est clair, je ne vois pas pourquoi plus tard je ferais pareil, mais à partir du moment où je suis avec eux…* » (p. 274).

Conclusion

De Singly affirme que « l*a modernité propose des normes qui sont, fréquemment, difficiles à articuler entre elles* » (p. 399). Nous avons mis en évidence les **exigences contradictoires de la vie dans les familles modernes** et l'on peut les subsumer sous le grand paradoxe de l'équilibre entre la « vie avec » et la « vie seul ». Chacun essaie de trouver la solution la mieux adaptée à sa propre situation familiale et à ses besoins personnels :

* les conjoints peuvent décider de ne pas partager leur « nid », ou de vivre ensemble, en aménageant leur quotidien de façon à mener leurs propres activités tout en témoignant de l'attention à l'autre, ou encore, lorsque le quotidien devient trop pesant, de mener une double vie (l'infidélité peut alors être vue comme « *une reconquête de soi* », p. 316).

* les enfants peuvent s'isoler dans leur propre chambre, ou dans leur chambre « préférée », mais aussi créer des frontières invisibles au sein d'une chambre partagée avec des frères ou sœurs.

* les jeunes adultes, comme les personnes âgées en maison de retraite, cherchent à se montrer le moins possible dans des pièces communes de peur d'un éclatement de leur soi.

Dans tous les cas, nous analysons bien « *le monde privé* », tel que le conçoit O. Schwartz.